

J.A. 1820 MONTREUX 1

N° 5
6 MARS 1970
PRIX: FR. 0.60

TRIBUNE DE CAUX



Photo Channer

Le mineur de charbon et son avenir

L'exemple des charbonnages hollandais

Antidote à la société permissive

Feu vert à un Jura nouveau

L'ADDITIF constitutionnel relatif au Jura a été accepté par les électeurs du canton de Berne à une forte majorité : 90 396 voix contre 14 086. Après plusieurs années de piétinement, le vote favorable des Jurassiens et des habitants de l'ancien canton marque incontestablement un pas en avant. Le problème jurassien n'est plus « mis sous le tapis ». Le processus constitutionnel adopté ouvre la voie, soit à une séparation éventuelle, soit à d'autres solutions juridiques.

Cependant, personne ne se fait d'illusions : la votation du 1^{er} mars n'a pas résolu le problème et beaucoup dépend, ainsi que l'écrit le correspondant de la *Gazette de Lausanne* à Berne, de « la manière dont chacun s'engouffrera dans la porte qui s'est ouverte ».

Plusieurs questions se posent, en effet. Les tenants de la « troisième force » qui, pour préserver l'unité du Jura, préconisent l'élaboration et l'adoption d'un statut d'autonomie interne au sein du canton de Berne, vont-ils donner assez de consistance et de dynamisme à leur projet pour que celui-ci jette les bases d'un régime acceptable par une nette majorité ?

Verra-t-on, dans un avenir plus ou moins proche, les districts du Nord voter la séparation et constituer — comme ils en auront maintenant toute latitude — un canton du

Jura qui se fixerait pour objectif de « libérer » les autres districts ? Ce serait le début d'une nouvelle affaire jurassienne lourde de dangers pour la Suisse.

L'objectif principal de ceux qui ont œuvré pour rendre possible le vote positif du 1^{er} mars — nous pensons aussi bien à certains magistrats bernois qu'à la Commission Petitpierre — a été de désamorcer le conflit, d'éviter le pire, enfin de créer les conditions d'une solution. Ils ont réussi et la Suisse tout entière doit leur en savoir gré.

Au seuil d'une nouvelle étape, il faut maintenant aller plus loin. On sait bien en effet dans quel état d'esprit les Jurassiens ont approuvé — à la majorité de 10 contre 1 — les propositions qui leur donnaient le feu vert. On voudrait savoir mieux les sentiments qui traversent les Bernois de l'ancien canton, dont la participation au scrutin a été singulièrement faible. La question est importante pour l'avenir de la Suisse, dans la mesure où le problème jurassien polarise celui des relations entre Suisses romands et alémaniques.

Un divorce à l'amiable est-il la seule solution que la Suisse ait à offrir au monde ? Ou bien Jurassiens et Bernois, ayant fait face honnêtement aux erreurs commises, trouveront-ils au sein de la Confédération une féconde communauté de destin ?

Sus au racisme

LA triste initiative Schwarzenbach visant à limiter de manière draconienne le nombre des ouvriers étrangers en Suisse n'a pas fini de faire parler d'elle. « Aucun danger, affirment les magistrats, les Chambres fédérales ont voté contre cette initiative à l'unanimité ; tous les responsables du pays sont contre. Elle ne « passera » pas lors du scrutin populaire du début juin. »

Cependant, un ouvrier qui, lui, est en contact quotidien avec la réalité — pas toujours belle à voir — de ce que pensent les gens de la « majorité silencieuse », nous a présenté un jugement beaucoup plus nuancé. Sans être alarmiste, il nous apprit que nombre d'ouvriers suisses qui se plaignent des difficultés

de logement tiennent le raisonnement suivant : « S'il y avait moins d'Italiens et d'Espagnols, nous aurions de quoi nous loger ; ils prennent tout ce qui est construit et il ne reste plus rien pour nous. »

Parmi ceux qui raisonnent ainsi, se rangent tous les mécontents de la société de consommation, ceux qui ne savent où garer leur voiture tant les rues en sont encombrées, ceux qui ne pensent qu'à leur confort, et — cela est grave — sans doute ceux qui ne se dérangent que rarement pour aller voter. Il est fort probable que, en juin prochain, ces gens-là iront voter. On leur a donné un bouc émissaire à leurs difficultés. C'est du racisme, et c'est bien dangereux.

garage de bergère



vevey

Téléphone 51 02 55

On le voit, la question dépasse largement le problème posé par le nombre des travailleurs étrangers. Elle touche directement la façon dont vit tout un peuple, habitué à jouir des fruits de la prospérité, mais peu disposé à faire l'effort d'imagination et de cœur nécessaire pour bâtir une communauté nouvelle avec ceux qui contribuent à son bien-être.

La dimension européenne de l'initiative Schwarzenbach

Nous publierons au cours des prochaines semaines des documents relatifs à la périlleuse question posée à la Suisse dans cette affaire. Nous commençons aujourd'hui par des extraits d'un article paru dans la Gazette de Lausanne.

A l'heure où se déroule pour l'Europe la négociation du siècle, que vient donc proposer la xénophobie suicidaire de M. Schwarzenbach, si ce n'est la destruction artificielle d'un phénomène inhérent à l'évolution du continent européen que sont les mouvements migratoires du bassin méditerranéen au Nord industriel ? Pour M. Henri Rieben, professeur à l'Université de Lausanne, il n'y a pas de doute possible : l'unification de l'Europe se réalisera et la Suisse n'aura d'autre solution que d'y trouver une place. Et dans la mesure où l'on assiste maintenant déjà à un réveil méditerranéen qui fait que pour la première fois dans l'histoire de notre continent le sud de l'Europe tend à se porter à la rencontre du Nord, la Suisse dispose d'un atout considérable, placée qu'elle est à cheval entre les deux pôles.

... Des pays d'émigration sont des donneurs de sang, et le sang du donneur se transforme au passage du corps. Ainsi la force de travail rurale, issue du Sud, se mue en une force ouvrière et industrielle qui, par sa pression économique et politique, accélère la conversion industrielle des zones agricoles. L'appoint du Sud européen a permis, au demeurant, à la Suisse de se constituer un empire financier et commercial sans rapport aucun avec ses dimensions physiques.

Et le Sud ne s'asphyxie pas pour autant, le développement industriel du bassin méditerranéen, de l'Espagne à la Grèce, le plus dynamique qu'on connaisse aujourd'hui, promettant même l'implantation dans le Sud européen d'un deuxième centre de gravité industriel, contrepoids à la puissance rhénane. L'exemple italien est peut-être, à cet égard, le plus spectaculaire. L'Italie a littéralement tiré de l'eau une sidérurgie plus que compétitive par rapport aux sidérurgies traditionnelles, si compétitive même qu'elle a inspiré les Japonais dont on connaît les réussites et les ambitions industrielles.

Un nouvel équilibre européen est ainsi en voie de préparation. Dans ce contexte, l'exclusion d'une partie de sa force de travail (200 000 ouvriers étrangers pour la Suisse) équivaldrait à un authentique sabotage économique, plus que cela même, à un suicide politique. Imagine-t-on en effet l'effet qu'aurait sur nos partenaires européens la gifle Schwarzenbach ? La Suisse a besoin, de façon vitale, de la compréhension du reste de l'Europe pour une entrée honorable dans la Communauté. Elle ne risque pas de l'obtenir en expulsant ceux qui ont bâti sa prospérité.

P.-A. S.



VACHERON
ET
CONSTANTIN

La plus ancienne manufacture d'horlogerie du monde.

La reconversion des charbonnages hollandais

par A. Wolvekamp

Les houillères de Hollande sont concentrées dans le sud du pays, au Limbourg. Elles forment le prolongement des filons exploités sur territoire belge, dans une province qui porte le même nom. A l'heure où le problème de la reconversion des mines se pose un peu partout en Europe, il n'est pas sans intérêt de savoir comment les mines de Hollande ont réussi à dominer et à contrôler le difficile processus de la transformation des activités économiques de toute une région.

Un ingénieur de chez Philips, qui connaît bien la question, nous a envoyé l'article qu'on va lire. Engagé dans le Réarmement moral, il s'est rendu souvent au Limbourg au cours des dix dernières années ; les contacts humains qu'il a pu y nouer ne sont pas étrangers à la clairvoyance des autorités et des partenaires sociaux qui se sont attelés ensemble à la solution du problème ardu auquel ils étaient confrontés.

PENDANT vingt-cinq ans, le président de la Fédération des mineurs catholiques de Hollande, Frans Dohmen, a été, sans conteste, l'homme le plus respecté et le plus écouté du Limbourg. En effet, il s'agit d'une région à majorité catholique, très pratiquante, où le 38 % de la population travaillait dans les houillères et le reste dans les industries annexes qui se développent toujours dans une région minière.

D'une humble extraction, d'une humilité déconcertante, Frans Dohmen n'en a pas moins reçu aujourd'hui les plus hautes décorations des Pays-Bas et du Vatican. On le connaît aussi bien à Luxembourg, à Bruxelles ou à La Haye que dans son pays natal et dans sa ville dont il est maintenant citoyen d'honneur.

Il y a des années que Frans Dohmen a averti publiquement ses collègues, ses directeurs et le gouvernement qu'il fallait prévoir la fermeture définitive de toutes les mines de Hollande. A l'époque, jouer les Cassandre dans ce domaine c'était bien osé. Beaucoup lui répondirent qu'il exagérait et qu'il était par trop pessimiste. Les événements lui ont donné raison. Sans se laisser démonter par la vague d'opposition et de scepticisme de gens qui ne songeaient qu'à leur profit immédiat, Dohmen continua à prévoir l'avenir. Aux mineurs, il disait : « N'envoyez pas vos enfants dans nos mines hollandaises ; il n'y a là aucun avenir pour eux. » Aux femmes des mineurs, il répétait : « Sachez que dans quelques années vos maris n'auront plus les mêmes bons salaires qu'ils reçoivent

actuellement. » Quant aux autorités gouvernementales, il s'efforçait de les convaincre de ne pas gaspiller l'argent de la collectivité dans des investissements miniers non rentables au Limbourg. « Prévoyez autre chose », leur disait-il.

Si l'on écoute alors Dohmen, c'est qu'on avait pleinement confiance en lui. On savait qu'il était intègre, qu'il se préoccupait davantage de l'avenir de ses camarades que du sien, que sa vie de famille était exemplaire, mais surtout qu'il savait travailler en équipe. Il avait pris l'habitude de rechercher dans le silence « ce qui est juste et non pas qui a raison » et de se mettre au service de tout le monde. Ce qu'il disait était simple, honnête, vrai ; chacun le sentait ; le résultat fut que le Limbourg lui fit confiance.

Il faut souligner aussi que le Limbourg, pays profondément religieux, a su préserver certaines des valeurs spirituelles qui ont été balayées dans le reste des Pays-Bas où tout, jusqu'à Dieu et l'Eglise, est remis en question. Dans le reste du pays, où règne la société d'abondance, patrons et syndicats s'affrontent, soutenus par les partis politiques. C'est à qui s'arrogera la plus grande partie du « gâteau ». On est bien loin de l'unité qui régnait sous l'occupation, où chacun était mu par une volonté de construire un avenir meilleur pour tous.

Sûr de l'appui de ses collègues, Frans Dohmen a eu suffisamment d'autorité pour faire accepter au Gouvernement hollandais le principe de ne pas fermer une seule mine sans que des emplois en nombre équivalent ne soient assurés pour chacun des mineurs. Il n'y eut ni manifestations de violence, ni careaux cassés, ni recours à la matraque. On ne trouve nulle part ailleurs en Hollande d'exemple aussi frappant d'une collaboration aussi franche et loyale entre le gouvernement, le patronat et les représentants ouvriers pour résoudre ensemble le grave problème posé.

La crise qu'on avait prévue arrive

C'est vers 1957 que les vraies difficultés ont commencé. A cette époque-là, il y avait encore 56 500 mineurs. En 1963, ils étaient encore au nombre de 46 100, sur une population « active » de 124 000 personnes. On le voit, les charbonnages étaient toujours une des activités principales de la région.

Dès ce moment, l'industrie s'est mise à la recherche de nouvelles sources d'énergie : pétrole, gaz naturel, charbon américain bon marché. Cependant, la direction des houillères espérait toujours concurrencer ces nouveaux moyens par une productivité accrue au fond. En fin de compte, la raison prévalut : la fermeture des mines fut décidée. Ce fut alors que le plan préparé par Frans Dohmen et ses camarades fut mis en action. « Aucune mine fermée sans ouverture simultanée d'une industrie nouvelle. »

(suite page suivante)

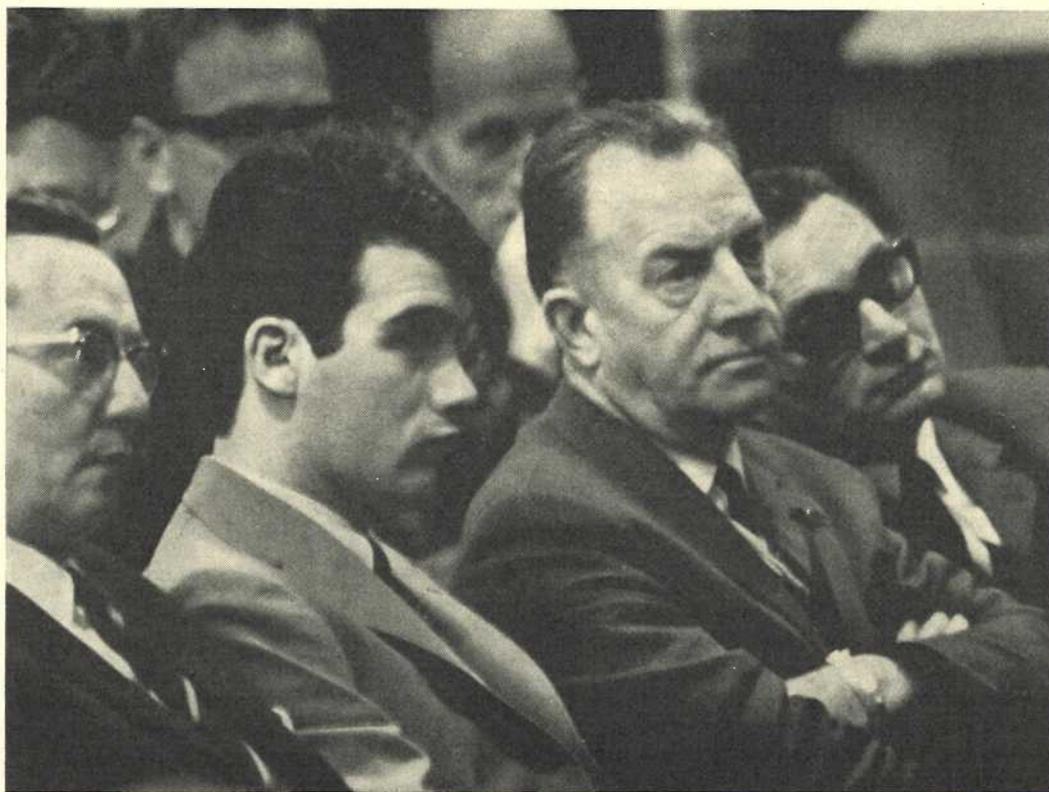


Photo Strong

M. Frans Dohmen, pendant vingt-cinq ans président de la Fédération catholique des mineurs de Hollande (troisième à partir de la gauche), en compagnie d'autres mineurs des Pays-Bas à une conférence industrielle du Réarmement moral.

L'avis d'un médecin II

Nous avons publié dans notre précédent numéro la première partie d'un exposé présenté à Londres par l'un des pionniers du Réarmement moral, le Dr Paul Campbell, du Canada. Il y retraçait les consé-

quences funestes pour la santé physique et mentale de l'homme de l'abus et de l'exploitation de certaines découvertes scientifiques récentes. Voici la fin de cet exposé.

POURQUOI les jeunes d'aujourd'hui se révoltent-ils ? Des profits toujours plus élevés, des revendications matérielles toujours plus poussées, la course au pouvoir, tout cela ne les satisfait pas. Ne nous y trompons pas, la société permissive est une révolte contre l'Etat moderne tel que nous l'avons organisé, avec ses assurances et ses cliniques, son *establishment* et ses loisirs organisés ; tous les risques ont été prévus, à l'exception des accidents de voiture, des grossesses non désirées et des cocktails Molotov dans la rue.

L'aspect le plus dangereux de la société permissive est son intolérance. Vous avez toute liberté de vous faire l'avocat de la pilule pour les « moins-de-vingt-ans », de la stérilisation pour des populations entières, des avortements sur une large échelle, de la liberté sexuelle totale en dehors et dans le mariage. Mais, si vous recommandez la pureté, alors le ciel vous descendra sur la tête ! Quoi ? Vous êtes intolérant, vieux jeu, dictateur, et j'en passe. On vous dit moderne, progressiste, si vous assurez votre auditoire que « Dieu est mort » ; mais si vous affirmez que vous y croyez, alors vous êtes certain d'être un « croulant » qui ne marche pas avec son temps. Eriger la jeunesse en idole, ou en unique point de référence, c'est assurer sa popularité ; le refuser est considéré comme un outrage. Accepter l'homosexualité, c'est faire preuve de compassion. Mais chercher à guérir des homosexuels de leur passion, c'est être dur et manquer « d'amour ».

On a dit que des gens centrés sur eux-

mêmes à 5 % sont inefficaces ; à 15 % ils sont misérables ; mais à 85 % ils sont dans des asiles d'aliénés. Pourtant, quand des gens vous avouent sans ambage qu'ils n'ont d'autre but que de vivre pour eux-mêmes, de faire ce qu'ils veulent quand ils le veulent, on parle de « libération », de « fin des tabous », de « conquête sur la condition humaine », etc. Par contre, pour la société permissive, des hommes qui cherchent à discerner la volonté de Dieu et à Lui obéir sont immédiatement taxés de fanatiques ou de subversifs.

Finalement, la vraie liberté, où est-elle ? Enchaîné à ses passions, un homme ne peut être libre. La liberté, la vraie, celle des « enfants de Dieu », la plus créatrice de toutes, est tellement différente et plus intéressante que la soi-disant liberté de jouissance tant prônée aujourd'hui. Elle est, fondamentalement anticonformiste, car elle permet aux hommes d'avoir le courage de marcher à contre-courant. Si elle ne fait d'aucun homme un juge de ses semblables, elle en fait des pionniers, des guides, des chefs, des points de ralliement pour une humanité qui a complètement perdu le nord.

Pour quoi vivre ?

A quoi donner sa vie quand on a dix-huit ou vingt ans ? A gagner autant d'argent que possible, aussi rapidement que possible, pour jouir au maximum des « plaisirs » de la vie, qu'ils soient licites ou illicites ? N'y a-t-il pas autre chose de plus passionnant et de plus vrai ?

Charbonnages hollandais (suite)

Le gouvernement et les associations patronales encouragèrent donc les industries chimique, textile et automobile à installer des usines au Limbourg où le problème de la main-d'œuvre ne se poserait pas pour elles. Mais il fallut, très vite, mettre en place des centres de recyclage pour les mineurs. Les plus âgés bénéficièrent d'une mise à la retraite anticipée.

Dans toute cette opération on donna la priorité aux facteurs sociaux sur les facteurs économiques ou techniques. Les mineurs étaient libres de déterminer eux-mêmes leur emploi futur. Aucun ne fut mis au chômage. Tous eurent la possibilité de choisir le travail qui leur convenait, en donnant la priorité du choix aux plus âgés.

Certains économistes avaient élaboré des plans pour attirer la main-d'œuvre limbourgeoise vers d'autres régions du pays. Ces plans se heurtèrent à une solide résistance de la part d'une population fortement enracinée dans sa région. Les Limbourgeois décidèrent

ensemble de faire le pari de l'industrialisation.

Les mineurs ainsi « recyclés » ont fourni la preuve qu'ils pouvaient s'adapter à des emplois nouveaux, très différenciés, et devenir des ouvriers qualifiés. Bien sûr, pour eux et leur famille, c'était rompre avec toute la longue tradition des houillères, donc avec tout un passé ; c'était aussi, parfois, recevoir un salaire inférieur.

On peut aujourd'hui affirmer que la reconversion du Limbourg hollandais est un exemple pour d'autres régions européennes qui se trouvent devant le même problème. Le secret de cette réussite est à rechercher dans le comportement et la mentalité des responsables sur le plan social. Seuls leur désintéressement personnel, leur honnêteté patente ont permis de faire accepter aux travailleurs les efforts supplémentaires et les sacrifices parfois que nécessitait leur nouvelle situation.

E. Wolvekamp.

Si l'on accepte d'axer sa vie sur cette exigente du Christ : *Que Ta volonté faite sur la terre comme au ciel*, un chemin nous est tracé, une ligne directrice orientant toutes nos activités, nos pensées, nos loisirs, notre vie familiale et personnelle. Il ne s'agit pas d'un drapeau que l'on hisserait de temps à autre pour le saluer au passage, mais d'un engagement de nos vies, de tout notre être, pour modeler le monde comme Dieu le veut.

La tâche à entreprendre est gigantesque : donner un but valable à la jeunesse ; transformer les rapports humains ; répondre à la guerre des races, des classes, des nations ; contribuer à résoudre le problème fondamental de notre époque : l'écart entre pays riches et pauvres. C'est pourquoi il faut agir avec intelligence et efficacité.

Révolutionner la société, mais comment ?

Comment y parvenir ? Certainement pas en scandant des slogans ou en organisant des marches de protestations. Les transformations commencent lorsque nous cessons simplement de parler pour nous mettre à écouter. Le genre humain n'a-t-il pas deux fois plus d'oreilles que de bouches ?

Le médecin canadien raconte ensuite certaines conversations récentes qu'il eut en Italie avec des dirigeants syndicalistes et des industriels. Tous ces entretiens se sont terminés, de la manière la plus naturelle du monde, par un moment de silence. « Très souvent, continue-t-il, les gens savent parfaitement ce qu'ils devraient faire, mais ils ont peur. Cette peur se résout d'elle-même dès que nous choisissons le bon cap. C'est dans le silence que nous le découvrons. »

J'aimerais terminer en vous parlant d'un jeune Anglais dont nous dirons seulement qu'il est « typique » des jeunes Britanniques d'aujourd'hui, chemise rose, cheveux longs, etc. Il a rencontré des hommes engagés au réarmement moral du monde. Pour trois raisons, il a été captivé. Premièrement, par la logique du Réarmement moral — si vous voulez changer quelque chose dans le monde, le meilleur moyen de commencer est en vous-même. Ensuite, par les résultats dans les domaines politique, social et économique de l'application de critères moraux qu'il a pu observer. Enfin, par l'universalité de cette idée, aussi valable pour le simple paysan indien que pour le banquier de la City.

En conclusion, j'aimerais souligner encore que l'écoute de la voix intérieure, de la conscience, de Dieu pour les chrétiens, donne aux hommes un sens de leurs responsabilités ; cela les aide à définir les objectifs extérieurs à eux-mêmes qu'ils sont appelés à poursuivre ; ils deviennent conscients de ce qui leur a été confié ; ils savent où commencer et comment continuer. Si nous sommes prêts à faire n'importe quoi, à passer par tous les changements qui seront nécessaires — quelques instants d'honnêteté et de silence suffisent pour savoir lesquels — nous saurons quel doit être notre premier pas sur la route nouvelle qui s'offre à nos regards.

Le Réarmement moral en marche

Chandigarh: après les émeutes

Après sept semaines passées à La Nouvelle-Delhi, la troupe de *Il est permis de se pencher au-dehors* poursuit son voyage dans les principales contrées de l'Inde.

Au moment où paraissent ces lignes, elle donne quatre représentations à Chandigarh, la ville ultra-moderne construite par Le Corbusier et que se disputaient récemment comme capitale les habitants de l'Etat de Haryana (des Hindous) et ceux du Pundjab (des Sikhs). Nos journaux ont rapporté d'ailleurs les nouvelles des sanglantes émeutes survenues à ce propos.

Peu après, la troupe partira pour le nord-est du pays, l'Assam, cette région dont nous avons parlé à plus d'une reprise dans nos colonnes. Elle voyagera trois nuits et deux jours en train pour s'y rendre, empruntant notamment le fameux passage où les frontières du Népal et du Pakistan forment un étroit couloir de 30 kilomètres, par où passe la voie ferrée.

Nouvelle Delhi: cinquante députés au théâtre

Avant de quitter La Nouvelle-Delhi, la troupe a eu encore un programme chargé.

Invitée par Mgr Angelo Fernandes, archevêque catholique de la capitale, elle présenta son spectacle et prit la parole devant les membres de la « Commission chrétienne consultative pour le développement ». L'archevêque avait tenu à ouvrir lui-même la manifestation. Il remercia la troupe d'apporter « une note d'espoir et de joie si nécessaire dans le processus du développement. Celui-ci revêt une dimension morale, souligna-t-il. Je souhaite que cette rencontre nous aide à donner le ton à notre action. »

Les « Harijans », nom donné aux Intouchables, qui vivent groupés dans une « colonie » en pleine capitale, avaient, eux aussi, invité la troupe à leur rendre visite. Celle-ci donna lieu à un échange de vues dont chacun se souviendra. Un porte-parole des Intouchables déclara notamment : « Nous vivons dans la pauvreté ; même si les riches nous donnent de l'argent, celle-ci ne disparaîtra pas. Par contre, s'ils décident de travailler avec nous, et de marcher avec nous dans le bon chemin, nous pourrons, ensemble, construire un monde différent. »

Cinquante membres du Parlement indien ont assisté aux représentations de trois pièces théâtrales du Réarmement moral données au cours du dernier week-end.

Conférence d'étudiants européens à Oxford

Un groupe d'étudiants britanniques, dont on trouve les membres dans onze universités, a convoqué une rencontre européenne d'étudiants à Oxford du 23 au 26 mars prochain. Le thème, bien actuel, en est : « Comment transformer la société ? Y a-t-il une façon plus moderne de le faire que par la violence ? »

La conférence a lieu au Collège St. Edmond, fondé au XIII^e siècle. Détail piquant, on nous assure que de nouvelles cuisines et salles à manger viennent d'être installées !

Les étudiants responsables de l'organisation de cette rencontre veulent s'attacher à dégager l'élément qui fait actuellement défaut pour la solution des problèmes du monde d'aujourd'hui : tiers monde, guerre des races, pollution de toutes sortes, etc. Ils s'affirment persuadés qu'un esprit de désintéressement est devenu une condition indispensable à la survie et au développement de l'homme.

Vers une « première » théâtrale à Metz

Le contexte industriel dans lequel nous vivons n'est peut-être plus celui où Brecht écrivait *Sainte Jeanne des Abattoirs*, mais cependant les problèmes principaux ne sont toujours pas résolus. Si les 2000 fusions réalisées en Suède en dix ans seulement nous font penser que financement et rationalisation sont les questions dominantes aujourd'hui, d'un autre côté les semaines et même les mois de grève accumulés en Europe ces dernières années nous montrent un autre aspect des choses. Où est le nœud du problème ?

C'est dans cette situation industrielle en constante évolution et au cœur d'une région en pleine mutation qu'une nouvelle œuvre théâtrale sera créée à Metz, à l'occasion des « Journées européennes du Réarmement moral », le 7 mars prochain.

Conçue par trois auteurs qui connaissent bien les problèmes humains et la psychologie de l'industrie, cette pièce intitulée *On jouera sans Rideau* veut être une satire constructive du climat actuel de l'industrie.

M^{me} Claire Evans, MM. Odier et Tate ont glissé dans leur dialogue des bribes de conversations qu'ils ont eux-mêmes entendues. Du réalisme de ces passages vient la vérité de la pièce. De leur juxtaposition vient le drame. *On jouera sans Rideau* est un dialogue sur l'absence de dialogue.

De leur expérience, les auteurs ont tiré aussi l'élément qui fait que les contacts se rétablissent, les gens se parlent et se comprennent, la vérité apparaît.

Pour finir, le rideau se lève.

L'originalité du spectacle est qu'il est conçu pour être joué dans une cantine d'usine, dans une salle de réunion patronale ou syndicale. Il s'agit d'une nouvelle tentative de sortir le théâtre du théâtre.



Il est partout un visiteur
que l'on reçoit de belle humeur.
Qui donc est-ce ? vous voyez JUST.
Comme dit Roland Jay: « c'est juste ! »

40 ans Just

Fabrique de brosses et produits JUST 9428 Walzenhausen



TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours

Publié par Editions

Théâtre et Films de Caux S.A.

Rédaction, administration, publicité :

Case postale 3, 1211 Genève 20

Tél. (022) 33 09 20 CCP 10 - 25 366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—

Autres pays Fr. 18.—

France F 20.—

à verser au CCP 73, Lyon,
Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :

Suisse Fr. 9.—

France F 10.—

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

Prochaines représentations de
« L'Echelle » en Suisse romande :

Samedi 14 mars à 20 h. 30
Temple des Forges
La Chaux-de-Fonds

Samedi 25 avril à 20 h. 30
Salle communale
Meinier (Genève)

L'Echelle, de Peter Howard, est en passe de devenir un classique. Cette pièce, écrite il y a dix ans, n'a pas vieilli d'un jour tant elle est humaine, tant elle est authentique. Cette année elle est, ou sera, représentée en Suisse, en France, en Allemagne, en Scandinavie, en Italie, peut-être aussi dans d'autres continents.

Récemment, c'est à Vevey qu'elle a réuni un nombreux public, en une semaine où le théâtre n'avait guère fait de recettes. « La pièce, écrit la *Feuille d'Avis de Vevey* est d'une grande simplicité et de nature à parler à toutes les catégories de publics... Elle est conçue de manière à interpeller tous ceux qui passent comme tous ceux qui la voient. On doit répondre par un oui ou par un non. N'est-ce pas Pascal qui disait : « Ne pas choisir, c'est encore choisir ! »

« ... Ce qui est capital dans ce jeu c'est que l'on soit obligé de réfléchir. Et pour celui qui réfléchit, ce qui se passe sur la scène devient réalité. Toute sa vie peut en être transformée.

« ... Les acteurs sont des hommes et des femmes de chez nous, qui n'ont aucune autre prétention que de faire comprendre ce qu'ils ont saisi un jour eux-mêmes. A leur manière, ils annoncent ainsi, de lieu en lieu, une bonne nouvelle, mais sans prêchi-prêcha, en un langage de tous les jours. Une telle entreprise mérite assurément notre appui. »

Ajoutons que la soirée avait été ouverte par l'un des pasteurs de Vevey qui devait rappeler que, dans le monde déséquilibré où nous vivons, le Réarmement moral cherche à rétablir des relations nouvelles entre les personnes, les classes sociales et les nations ; il souligna que cette action, tendant à réunir ce qui est séparé, est l'œuvre du Saint-Esprit.

Dans la première partie de la soirée, l'harmonie municipale de la Ville de Vevey, *La Lyre*, enchantait ses auditeurs par ses interprétations d'œuvres de Delalande, Meyerbeer, Dvorak et Sibelius.

France

Après l'accord signé à la SNCF

En quatre mois, trois accords d'importance ont été conclus en France entre l'Etat et ses salariés. On a peu parlé du premier, signé dans la fonction publique, bien qu'il s'agisse d'un accord quadriennal concernant 700 000 petits salariés. Le second, le contrat de progrès de l'EDF, a connu une grande publicité par sa nature même et par le fait que la CGT, après son refus, organisa un référendum parmi ses adhérents.

Le troisième accord, concernant les salaires et la réduction du temps de travail, vient d'être paraphé cette semaine à la SNCF par six organisations syndicales. La CGT, à nouveau, s'est abstenue, bien que son refus, après le peu d'enthousiasme montré par ses adhérents à une grève lancée la veille des négociations, se soit nuancé en dernière minute.

L'appui de « la base »

Quelle est la portée, la signification, de cet accord dans le contexte social français ?

Même si M. Martin, secrétaire général de la Fédération des cheminots CFDT, refuse de considérer l'accord SNCF comme un contrat impliquant contre-partie, on remarque cependant que l'expression « politique contractuelle » est devenue pour lui, comme pour beaucoup de syndicalistes de la CFDT et de Force-Ouvrière, une formule admise et une façon nouvelle d'envisager les rapports sociaux. Il déclare d'ailleurs que son organisation s'y engage « très heureusement ». « Nous ne serions pas conséquents avec nous-mêmes, précise le responsable fédéral, si dans les mois qui viennent nous engageons les cheminots dans la lutte pour obtenir autre chose que ce qui a été signé. » Et il ajoute : « Personne ne nous a obligés à signer, et si nous l'avons fait, c'est que nous avons reçu un mandat exprès de nos syndicats de base. » M. Martin fait allusion au fait que les militants ont été associés à la décision et qu'ils ont donné leur appui dans une proportion de 90 %.

Ce dernier fait est à souligner car on reste facilement sur l'impression depuis le mois de mai 1968 que la base ne suivrait pas les états-majors syndicaux dans une politique paritaire.

M. Martin fait remarquer d'autre part que l'accord SNCF a le mérite de rompre avec les procédures antérieures où il s'agissait avant tout d'avantages « octroyés par le gouvernement d'une manière unilatérale ». Et il ajoute : « A la SNCF, la politique contractuelle a pris un tournant nouveau, non pas à partir de cette année, mais à partir du moment où le directeur général a accepté la table ronde que nous, la CFDT, avions proposée pour discuter les conséquences sociales de la modernisation... Le directeur général a joué un très grand rôle dans la modification des rapports sociaux. En même temps, notre organisation syndicale a essayé de faire en sorte que les rapports s'améliorent à tous les niveaux de la hiérarchie. De ce côté-là, c'est beaucoup plus difficile, parce que l'évolution des esprits se fait toujours à pas lents... Ce qui est quand même important, c'est que dès 1970, les organisations syndicales commencent à s'habituer à avoir des négociations contractuelles avec une direction qui est appelée en 1974 à gérer elle-même ses propres affaires. C'est un apprentissage qui est difficile de part et d'autre. »

M. Honorat, vice-président de la même organisation, estime quant à lui que l'accord permet « d'envisager l'avenir différemment ». Il poursuit : « Nous sommes favorables à la signature d'un contrat qui exige du partenaire quel qu'il soit de respecter ses engagements à un moment déterminé et en fonction d'objectifs déterminés. Nous sommes traités comme un partenaire et nous devenons plus responsables qu'autrefois de la gestion d'une entreprise nationalisée.

« Notre position ne signifie pas que nous donnions un accord fondamental aux perspectives politiques de M. Chaban-Delmas, mais nous sentons en elles une possibilité d'avantages, de relations nouvelles, un certain style nouveau qui n'est pas pour nous déplaire. »

Dans quelle mesure la succession d'accords de ces derniers mois introduit-elle une donnée nouvelle dans les rapports sociaux ? Il est peut-être trop tôt pour tirer des conclusions d'ensemble. Mais c'est une évolution à suivre.

J. J. O - A. T.

Nous faisons plus pour vous



Des pruneaux pour l'an 2000

Dix à douze ans. De la ville, de la campagne. Pétillements de vie, candides, réalistes. La caméra de *Temps présent* passait l'autre soir de l'un à l'autre de ces enfants. Des questions posées avec intelligence et doigté provoquaient un feu croisé de réponses inénarrables et inoubliables. Et, paradoxalement, c'était à l'adulte téléspectateur de se sentir sur la sellette... A se demander où passe, après douze ans, ce bon sens qui fusait si naturellement de ces petites personnes !

Voici donc quelques notes prises au fil de l'émission.

« Le mariage ? — C'est stupide de se marier et ensuite divorcer. Faudrait regarder ça avant de commencer. »

« La pilule ? — Peuvent pas laisser le monde comme Dieu l'a fait au lieu de toujours inventer des trucs ? »

« L'argent ? — J'aimerais être entre riche et moyen. » Sur ce point, ils étaient unanimes, pour des raisons allant de la peur de ne pas être comme les autres aux impôts et aux voleurs. Et cet *entre* idéal a été défini par un petit villageois au minois farceur par : « Juste assez pour acheter une Honda et une Lamborghini »...

« La Lune ? — C'est formidable, mais un peu bête. Une fois oui, mais pourquoi deux ? »

« Les guerres ? — Mais ils pourraient simplement arrêter. »

« Dieu, tu y penses ? — Bien sûr, puisqu'il nous a fabriqués », lance un gamin éveillé comme un ouistiti. « Moi pour des choses oui, pour des choses non », étant une réponse plus typique.

« La mort ? — Quand je pense que quand je serai morte je ne pourrais plus revivre, ça me dérange. — Moi, j'aimerais toujours vivre, sans vieillir. »

Et parmi les tenants, assez nombreux, de cette opinion, l'âge d'or à atteindre et à conserver semblait être quatorze ans. Puis, cette réflexion faite avec ardeur par une petite

bonne femme : « Mais la mort, peut-être qu'elle est belle, personne ne sait ! »

Peu à peu cette soirée merveilleuse de fraîcheur, d'humour et de sagesse vous prend au cœur, car l'on sent monter ce qui n'est peut-être pas encore angoisse à leur âge, mais une question très réelle, constamment présente. Oui, ces petits familiers de l'espace et de l'électronique ont peur. Peur de l'an 2000, peur des produits chimiques, peur des gratte-ciel à la place des arbres. Pas un ne se réjouit de l'avenir.

« Aimerais-tu que les grandes personnes fassent quelque chose pour changer le monde ? — Sais pas... oui : un miracle. »

Peut-être le miracle qui nous est réclamé — et qui peut nous être donné — est-il de cesser de tuer dans ces gamins le désir des lendemains, la foi de vivre, par nos dérobades. Oui, toutes ces choses qu'ils nous voient faire, ou dire, et qui leur rognent les ailes jour après jour.

J'ai peu de doutes, par exemple, que si la question de la fraude fiscale avait été soulevée devant ces chers petits, nous nous serions attirés une deuxième fois la remarque : « Ils pourraient simplement arrêter ». Quand on apprend que cette fraude coûte chaque année à la France l'équivalent du budget de l'éducation nationale, eh bien on n'a plus envie de rire. Mais on se demande s'il est un exemple plus clair du refus des générations actuelles de prendre en charge le pays et la vie de la société, en adultes, avec un minimum d'intelligence et de prospective !

« Que pensez-vous du racisme ? » a-t-on également demandé à ces enfants, dont l'avis unanime fut : « C'est dégoûtant, mais nous en Suisse, on fait pareil. » Laquelle de nous, en ce bon pays helvétique, n'a parmi ses voisins ou ses fournisseurs quelque immigré de Calabre, de Castille ou de... Suisse alémanique, quelqu'un avec qui élever ou abattre des barricades ?

Je connais une mère de famille qui a établi un esprit d'entraide et d'appréciation mutuelle dans son immeuble de vingt étages, avec des locataires de tous les azimuts. Elle a commencé un jour, en allant de porte en porte avec des pruneaux, dont l'abondante récolte avait submergé une de ses amies. Nous n'avons pas toutes des pruneaux à distribuer avant qu'ils n'aient pourri pour personne !... Mais nous avons toutes de l'imagination à revendre, qu'un but *ad hoc* pourrait réveiller.

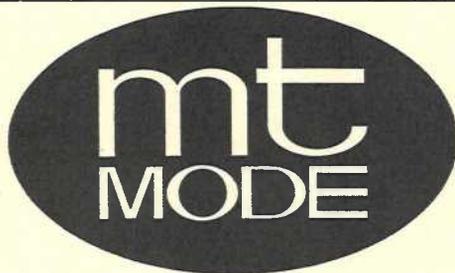
Imaginez le bagage de foi en l'avenir avec lequel pourraient cheminer ces enfants si leurs mères osaient avoir sur la question un avis aussi tranché qu'eux et agir en conséquence ?

Si nous nous décrétons responsables de changer ce qui doit l'être — pour la simple raison que ce pays est mien et que la terre est mienne — les enfants verraient-ils que le monde de l'an 2000 n'est pas quelque chose de froid et d'inconnu où ils devront un jour entrer, où ils n'arriveront peut-être pas à s'adapter, mais qu'il se construit en eux comme en nous aujourd'hui ? Oui, on a besoin d'eux et pour chacun il y a une partie à jouer qui vaut bien les pointes de vitesse d'une grand sport pétaradante.

Jacqueline

Pour les familles de la région lausannoise...

nous rappelons la projection au Cinéma Lido, rue de Bourg 17, du *Feu de l'Ouragan*, le dimanche matin 15 mars à 11 h. 30. Ce film, tourné en partie dans les paysages splendides du Kenya, met en vedette la cantatrice noire américaine Muriel Smith. Collecte à la sortie. Réservation des places au (021) 22 90 56.



*Le spécialiste
du vêtement féminin*

la maison du tricot sa

lausanne

genève

neuchâtel

fribourg

la chaux-de-fonds

bâle

Films

Il y a cinq ans, Henry Brandt dérangeait la conscience de la Suisse par la projection de cinq courts-métrages à l'Exposition nationale, sous le titre « La Suisse s'interroge ». Aujourd'hui, il va plus loin ; il entend bouleverser la conscience du monde occidental par un long-métrage qu'il vient de réaliser, avec Jean-Luc Nicollier comme cameraman, *Voyage chez les Vivants*, grâce à l'appui intelligent de l'Organisation mondiale de la santé. Car s'il est une chose qui ressort de ce film d'une heure et demie, où on ne s'ennuie pas un instant, c'est non seulement l'absurdité du monde actuel auquel nous appartenons, où le quart de l'humanité jouit de 85 % des richesses du globe, mais surtout l'unité humaine de notre planète où ce qui se passe chez l'un ne peut rester ignoré de l'autre.

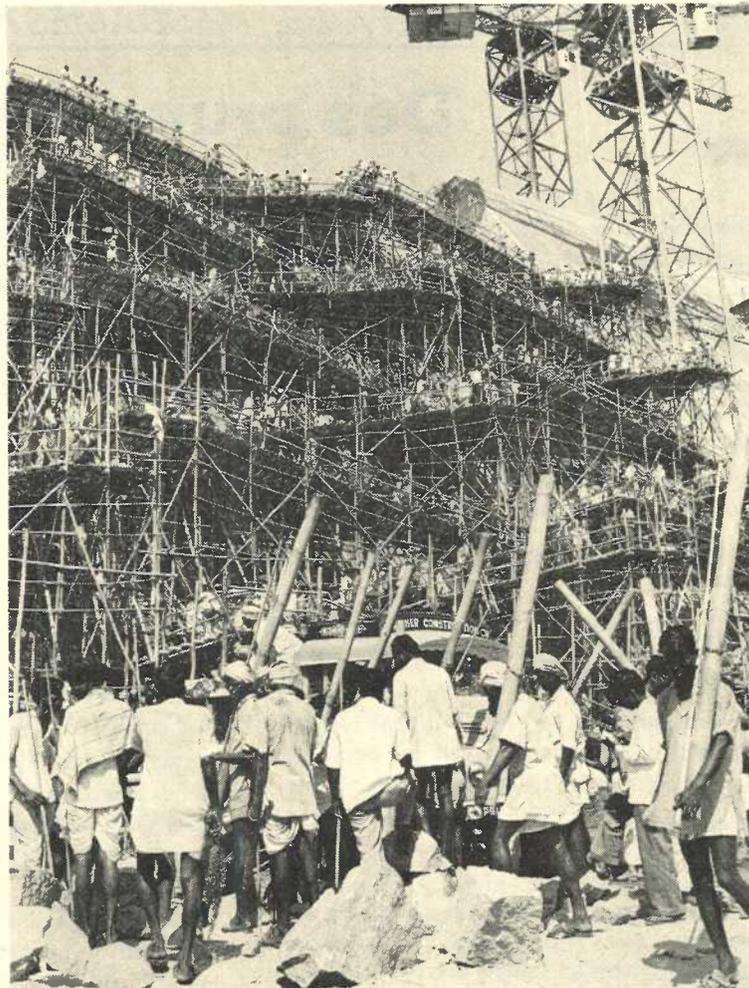
Nul n'oubliera ces visages de vieillards venus mourir, à Calcutta, dans l'institution que des religieuses ont appelé du nom de « mouiroir », pour que ces gueux puissent au moins rendre leur dernier soupir en paix. Le cri de cet enfant apporté par sa mère dans un hôpital de Dakar au bord de l'effondrement physique des suites de malnutrition vous poursuit, plus, vous hante. Mais alors, éclate la contradiction, le cycle infernal de la société de consommation : ce « sauvage » de Bornéo que le gouvernement a jugé bon de doter d'une maison, réclame maintenant des machines, des écoles, des habits. Il sait qu'à une semaine de voyage sur le fleuve il existe d'autres hommes qui vivent mieux que lui, qui jouissent du confort, qui ont une vie moins pénible. Alors commence la spirale de l'insatisfaction matérielle, celle qui amène depuis vingt ans des millions d'hommes dans les taudis des villes tentaculaires du monde : Calcutta, Bombay, Rio-de-Janeiro, Hong-kong, etc.

Poète du contraste, Henry Brandt nous fait revivre à la même minute, l'aventure spatiale d'« Apollo », la construction d'une ville gigantesque en pleine Sibérie, la vie des hippies de San Francisco, des émeutiers du Quartier latin, bref de tous « ceux dont on

Voyage chez les vivants

La construction du barrage de Nagarjuna Sagar, dans le sud de l'Inde par 30 000 hommes, femmes et enfants.

Photo Films Henry Brandt



parle » en marge de la société embourgeoisée qui est la nôtre.

Voyage chez les Vivants débute sur des images extraordinaires de la construction d'un des plus grands barrages de l'Inde par trente mille hommes et femmes. Le visage radieux, malgré l'effort, ils gravissent une centaine de mètres d'échafaudages de bambous pour aller déverser leur écuelle de ciment portée sur la tête ou la lourde pierre suspendue à des poutres croisées que soulèvent huit hommes. « Ces hommes, nous dit-on, savent qu'ils construisent l'Inde de demain. »

« Ils portent en eux, écrit Arnold Kohler dans *Coopération*, l'antique sagesse capable de conférer une signification à l'existence de-

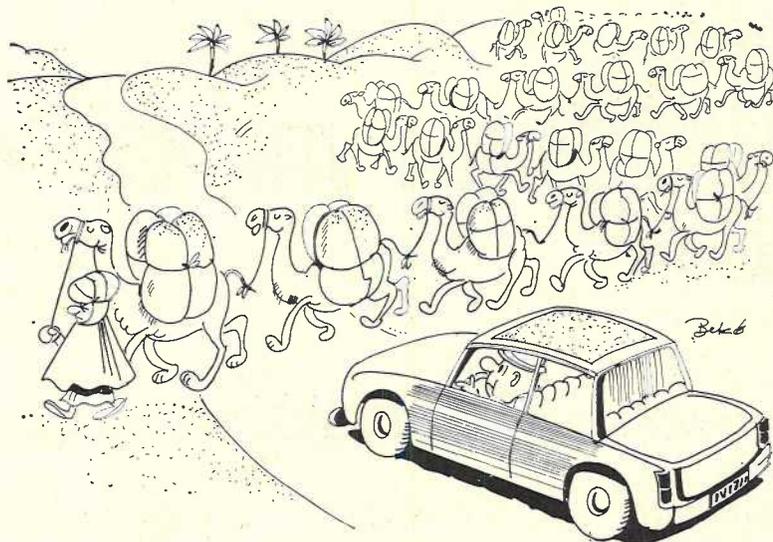
venue meilleure. Cela, le film ne le dit point mais, pour la dignité de l'humanité, nous voulons l'espérer car, en définitive, c'est dans l'âme de l'homme et en elle seule que gisent les promesses du bonheur : assurer la nourriture et la santé du corps, œuvre fondamentale, assigner à la vie sa raison d'être, tâche non moins essentielle sans laquelle les civilisations périssent. »

Ceci nous amène à formuler, non pas une critique, mais une suggestion, en toute amitié, à M. Brandt et à son équipe. En fait, nous aimerions que ce soit l'amorce d'un nouveau film. Pour nous, l'aventure des vivants n'est pas uniquement conditionnée par des questions matérielles ; elle est aussi une aventure spirituelle vécue par des millions d'hommes. Avec son talent, Henry Brandt pourrait faire revivre cette aventure-là, celle qui permet aux hommes de se dépasser, de se donner aux autres, de trouver la force intérieure nécessaire pour construire la paix et susciter les transformations nécessaires.

« L'humanité, dit le commentateur de *Voyage chez les Vivants*, — alors que défilent sur l'écran des visages où brillent des yeux lumineux, bien que crispés par l'effort — est au seuil du miracle ; elle prend un second départ. »

C'est vrai, et ce film doit concourir à la prise de conscience nécessaire pour permettre ce nouveau départ. Henry Brandt, cinéaste philosophe, nous pose aujourd'hui des questions graves, essentielles. Pourquoi ne nous poserait-il pas, demain encore, d'autres questions et ne nous indiquerait-il pas le chemin spirituel des hommes de notre terre de contradictions ?

En marge du Salon de l'auto



Un problème auquel on n'a pas pensé...

P.-E. D.